

peter
hobbs

un verger
au pakistan



PETER HOBBS

UN VERGER AU PAKISTAN

Dans le nord du Pakistan, un adolescent mène une vie simple et heureuse en compagnie de ses sœurs et de ses parents, qu'il aide à récolter les fruits dans le verger. Au marché, il tombe sous le charme de la fille d'un puissant politicien, à laquelle il se lie, enfreignant ainsi les règles de la hiérarchie sociale. Pour son impudence, le jeune garçon est jeté dans une prison sordide où il croupit pendant quinze ans.

À sa libération, brisé physiquement et mentalement, il est recueilli par Abbas, un poète érudit, aux côtés de qui il va réapprendre à vivre et se familiariser avec un monde qu'il ne reconnaît plus.

Récit d'un retour à la vie, ce roman est avant tout une grande histoire d'amour intemporelle imprégnée de la sagesse et de la poésie des contes orientaux.

« Une création à l'état pur. Preuve supplémentaire que Peter Hobbs est un des meilleurs écrivains, et parmi les plus courageux... Je l'ai lu sans m'arrêter. »
Ali Smith

« Un bijou d'écriture, parfaitement calibré, qui traite du caractère indomptable du cœur humain et du pouvoir salvateur de l'imagination quand plus rien d'autre ne demeure. » *Financial Times*

UN VERGER AU PAKISTAN

*du même auteur
chez le même éditeur*

TANDIS QUE MEURENT LES JOURS

PETER HOBBS

UN VERGER
AU PAKISTAN

Traduit de l'anglais
par Julie SIBONY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
In the Orchard, the Swallows

© Peter Hobbs, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02464-7

« Dis : Je cherche la protection du Seigneur de l'Aube. »
Le Coran, 113,1

Le verger

Il fait froid, malgré le châle en laine que j'ai emprunté à Abbas. Sous son poids, ma chair est trop fine, ma peau tendue sur mes os. Je grimpe depuis un bon moment – il faisait encore nuit quand je suis parti – mais je n'arrive pas à marcher assez vite pour me réchauffer le sang. Je suis secoué de violents tremblements et je claque des dents malgré moi, le bruit résonnant dans ma tête. À cause du froid, j'ai mal au cou et la mâchoire tout engourdie.

L'air, pourtant, est d'une pureté merveilleuse. Il fait sembler plus proches les cimes déchiquetées des montagnes et en cisèle finement chaque détail à mes yeux. Les sommets paraissent jaunes dans les premières lueurs du jour. Plus tard, le soleil dévalera la pente et s'engouffrera dans la vallée par cette même route, restaurant les couleurs délavées par la nuit pâle.

Cette marche m'épuise encore. Je titube presque en arrivant, comme si mes jambes se dérobaient sous moi. Après toutes ces années d'absence, elles ne se sont pas réhabituees aux montagnes et je les sens lourdes de chaque pas que j'ai dû faire pour grimper jusqu'ici. J'ai le souffle court.

Dans la lumière rosée de l'aube, je salue les arbres. Je parcours des yeux les contours de leur silhouette échevelée. Je les ai si souvent imaginés, invoqués dans le noir quand ils m'étaient perdus, désormais c'est tous les matins un immense plaisir de les retrouver. Ils sont en fleurs, leurs branches pavoisées de rouge et de blanc.

D'un côté, alors que je fais le tour du verger, s'étend le champ de maïs. La récolte commence à peine à sortir de terre, des lignes vertes en dents de scie se détachant sur le sol brun. Je me demande si elle poussera aussi haut que dans mon souvenir. Je longe le petit muret de pierres jusqu'au fond du verger, près du plus gros arbre. C'est là que j'attendrai. Je pose une main sur le tronc avant de me retourner pour m'y adosser en me laissant tomber au sol. Mes sandales glissent vers l'avant, et la sensation de la poussière froide sur mes pieds est extraordinaire ; on dirait de l'eau qui coule sur ma peau. Dans les replis de mon châle, je trouve le sachet en papier que j'ai apporté avec moi et en sors un reste de pain d'hier que je me mets à grignoter lentement.

Les oiseaux sont réveillés et, dans le verger, quelques hirondelles tracent des chemins sinueux entre les arbres, sous lesquels une mince couche de brume s'accroche encore au sol. Les grenadiers sont une espèce robuste, ils n'ont subi presque aucun dégât après les gelées de l'hiver, bien qu'ils poussent à l'état sauvage et n'aient pas été élagués depuis un moment, ou alors par une main maladroite. Ils commencent à se faire vieux, et le verger n'a pas été entretenu comme il aurait dû ; aucune nouvelle bouture n'a été

replantée. Pourtant ils croissent avec vigueur. Livrées à elles-mêmes, les racines ont poussé en bataille, laissant ces arbres jadis soigneusement domptés devenir les fourrés broussailleux qu'ils ont toujours rêvé d'être. Ce sont les fruits qui vont en pâtir. Si j'avais les outils nécessaires, je serais tenté de m'en occuper, mais ce ne sont plus mes arbres et ce n'est pas à moi de le faire. Mieux vaut que je n'y touche pas.

De là où je suis assis, j'ai vue sur toute la vallée. Je peux suivre le lacet de la route qui descend la montagne, sculpté dans son flanc poussiéreux. Tout au bout, encore plongée dans la pénombre, se trouve la ville où tu habitais jadis. Là-bas, le marché doit déjà commencer à s'animer. Ici, tout est paisible.

Je reprends mon souffle. J'essaie d'imaginer que la faiblesse de mes jambes s'épanche dans la terre pour être remplacée par une vitalité que les arbres insufflent à mon dos. J'attends le plus longtemps possible, jusqu'à ce que le soleil ait atteint la route au-dessus de moi et qu'à l'horizon les crêtes brillent d'une blancheur aveuglante. La lumière va bientôt arriver jusqu'à moi. Mais je ne peux pas rester pour voir ça. Dans quelques instants, avant que les premiers signes de vie ne se manifestent dans la petite maison visible entre les arbres, avant que le fermier ne descende dans son verger et ne m'y surprenne, je vais me lever, épousseter le sable de mon salwar, m'étirer une nouvelle fois pour soulager la douleur dans mes muscles et mes articulations et entreprendre la longue route en direction de chez moi.

Abbas

Je m'aperçois que j'ai écrit « chez moi » bien que la maison où j'habite ne soit pas la mienne. Elle appartient à un homme du nom d'Abbas. Je ne sais pas très bien comment te le présenter. Il n'est pas de ma famille, pourtant je ne peux pas non plus le considérer comme mon logeur car je ne lui paie pas de loyer. Il ne serait pas exagéré de dire qu'il fut mon sauveur, mais j'y reviendrai en temps voulu, pour le moment je me contenterai donc de l'appeler mon hôte.

Sa maison est plus grande que celle de mon enfance. Elle se tient en bordure d'un petit village, à une certaine distance au nord et à l'ouest de la ville, à quelques kilomètres du verger. De la route elle a l'air étriquée, ses modestes murs en pisé laissant croire à une simple chaumière de paysan. Mais l'impression est trompeuse, et le bâtiment plus vaste qu'il n'y paraît. À l'intérieur, il y a une chambre pour Abbas et une pour sa fille, Alifa. Elle a dix ans, l'âge qu'avait la plus jeune de mes sœurs la dernière fois que je l'ai vue, même s'il est clair que j'ai encore du chemin à faire avant de mériter le droit d'être traité

comme un frère. Je suis patient dans mes efforts. Il y a aussi une cuisine et, à côté, une autre petite pièce qui semble avoir été jusque-là un cellier mais qui m'a été attribuée, équipée d'un lit qu'on a placé contre la fraîcheur du mur en terre. Et puis il y a un bureau dont les parois sont recouvertes de livres, le sol matelassé d'épais tapis qui se chevauchent les uns les autres. C'est dans ce lieu qu'Abbas passe le plus clair de ses journées quand il est là, à lire ou à écrire. La maison est remplie de plantes. Partout, des touches de verdure. Je sens leur parfum dans l'air. Les tapis et les meubles sont simples, mais clairement de meilleure qualité que ce à quoi j'ai été habitué.

Derrière la maison se trouve un jardin clôturé d'un mur, avec une petite terrasse sur laquelle sont disposés une table, deux chaises et un grand ventilateur électrique dont la peinture verte a été à moitié mangée par la rouille. Je ne l'ai jamais vu fonctionner et je ne pense pas qu'il ait servi depuis un moment, pourtant il a l'air à sa place ici, comme si on l'avait oublié et qu'avec le temps il avait peu à peu réussi à s'imposer, acquérant un statut d'ornement à part entière. Mais ce jardin aussi, je t'en reparlerai plus tard.

Je me rappelle m'être réveillé ici le premier jour, allongé sur un lit charpoy dont je devinais sous mon dos les cordes rêches adoucies par les draps. Un médecin se tenait à mon chevet. Je ne savais pas où j'étais. Les murs de cette pièce inconnue semblaient ployer vers moi, et je n'ai compris qu'après que c'était simplement l'effet de mes vertiges. Je ressentais une faiblesse terrible dans tout le corps et des

fourmillements dans les bras et les jambes, comme s'ils grouillaient d'insectes. J'étais vêtu d'un salwar kamiz beaucoup trop grand pour moi, même si, selon Abbas, c'est moi qui étais bien trop chétif.

Sans doute avait-il payé ce médecin pour le faire venir, bien qu'il refuse de me dire combien quand je lui pose la question. L'homme a brièvement écouté mon histoire et m'a interrogé sur mes symptômes. J'étais tellement déshydraté que j'arrivais à peine à parler. Dès qu'ils essayaient de me donner de l'eau, mon corps refusait de la garder. Il m'a laissé deux bouteilles en plastique d'un liquide huileux et salé à boire quand je pourrais. Et aussi des médicaments – des antibiotiques –, petites pilules amères de la taille et de la forme d'une amande. Tout en sachant à quel point j'en avais besoin, mon corps les rejetait également, car il expulsait alors presque tout ce que j'ingérais. Je me demande s'il y avait quelque chose en moi qui ne voulait pas guérir de la maladie. Qui préférerait y rester fermement agrippé, résigné à se laisser emporter dans des tourbillons de noirceur, consumer.

Avant de partir, le médecin m'a massé les membres, je sentais l'étau de ses mains progresser le long de ma peau.

« C'est bon pour la circulation », disait-il.

Ses doigts faisaient le tour complet de mes bras maigres, de mes jambes émaciées.

Lorsqu'il est parti, Abbas est venu me voir dans ma chambre et j'ai voulu me lever, par respect pour mon aîné, mais je n'y suis pas arrivé et j'ai sombré à nouveau. C'est tout ce dont je me souviens de

mon premier jour ici. Je me suis réveillé une seule autre fois, et à la fraîcheur ambiante j'ai su que c'était la nuit. J'ai bu un peu d'eau et enfin réussi à garder les pilules du médecin dans mon ventre, après quoi je me suis rendormi. J'ai dormi pendant des jours d'affilée, perdu dans des rêves effroyables, monstrueux.

Si bien que je n'ai pas fait la connaissance de mon hôte avant un moment ; il m'a fallu une semaine entière avant que la fièvre ne retombe et que j'aie l'esprit suffisamment clair pour pouvoir lui parler normalement. Il est entré par la porte un jour où j'essayais de me lever du lit, alors que j'avais encore la tête et le corps englués de nausées. Il avait dû m'entendre bouger. Il s'est présenté à moi et j'en ai fait autant.

« Tu as mentionné des tas de noms dans ton sommeil, a-t-il dit en souriant. Et pas une fois le tien. »

Je me suis demandé ce que j'avais dit, de qui j'avais parlé. Avais-je prononcé ton nom ? Je l'ai tenu secret pendant si longtemps... J'ai essayé de me souvenir, mais je ne savais rien de la nuit qui venait de s'écouler. J'ai tenté à nouveau de me lever.

« Non, a-t-il dit. Tu dois rester couché. Te reposer encore un peu. Tiens, tu as de l'eau à côté de toi. »

Alors qu'il s'approchait, il m'a vu tressaillir et aussitôt reculé. On ne se défait pas si facilement de ses réflexes. Abbas a dû se rendre compte que je me méfiais de lui, et je me demande comment il l'a pris sur le moment. Peut-être juste comme une marque de confusion.

« Je tiens à vous remercier, ai-je dit après avoir bu un peu d'eau. Pour votre hospitalité. Mais je dois partir.

— Tu es loin d'être guéri, a-t-il répondu.

— Je ne peux pas rester », ai-je rétorqué, et je me suis raidi à nouveau en le voyant venir vers moi.

Mais j'étais trop faible pour lutter et je l'ai donc laissé me repousser de force sur le lit. J'avais appris à dure école à lire dans les intentions d'autrui et j'ai fini par comprendre qu'il ne me voulait aucun mal.

« Tu n'as pas le choix, a-t-il déclaré. Tu vas rester ici jusqu'à ce que tu aies repris des forces. Il va te falloir beaucoup plus de repos que tu n'en as eu. Je ne peux pas te laisser repartir dans cet état. »

Je ne suis donc pas reparti, et au bout du compte j'ai fini par rester très longtemps sous son toit. Quelle chance j'ai eue de tomber sur lui ! Ou plutôt, devrais-je dire, quelle chance j'ai eue qu'il soit tombé sur moi. Je n'oublierai jamais ma bonne étoile, et je lui rembourserai tout ce qu'il a dépensé, en frais médicaux et autres, comme je lui rendrai toutes les bontés qu'il a eues pour moi, dès que je serai en mesure de le faire.

Retrouvailles

La première fois que je suis venu ici, ce n'était pas pour visiter le verger mais simplement pour retourner à l'endroit que je croyais être chez moi. C'était un après-midi au début de l'année, peut-être trois semaines après ma rencontre avec Abbas. Il ne me pensait pas encore en état de voyager mais j'étais impatient de revoir ma famille et je suis venu ici dès que j'ai pu marcher. Je n'ai pas fait toute la route à pied. Abbas m'a accompagné jusqu'à la sortie du village et, là, nous avons attendu qu'une voiture passe. Il l'a arrêtée d'un geste de la main, a discuté quelques instants avec le conducteur, qu'il avait l'air de connaître, puis m'a fait signe de le rejoindre et m'a ouvert la portière. Il a tenu à s'assurer plusieurs fois que je savais bien où j'allais, mais évidemment que je connaissais le chemin. Il m'a fait promettre de revenir si je ne trouvais pas ce que je cherchais. Avant de partir, il m'a donné une bouteille d'eau pour le trajet.

La voiture m'a emmené presque jusqu'en haut de la côte et, quand le conducteur m'a indiqué qu'il s'arrêtait là, je suis descendu et j'ai fait le reste à pied.

J'ai su aussitôt arrivé que ma famille n'était plus là. Il y avait l'état du verger, pour commencer : mon père ne l'aurait jamais laissé se dégrader à ce point. Mais je ne l'ai pas vu tout de suite. Non, c'était autre chose, quelque chose de différent dans l'air alors que j'approchais. Comment l'expliquer ? La maison avait subi peu de changements apparents, pourtant cet endroit ne m'était plus familier. J'ai senti une petite boule de panique se former dans mon ventre. J'ai songé un instant que c'étaient peut-être juste mes années d'absence, mais quelque chose me retenait d'aller plus loin. Planté au milieu de la route, je ne savais pas quoi faire. Au fil des ans, j'avais passé en revue tous les rêves possibles de retour, épuisé tous les fantasmes de retrouvailles. C'était *chez moi*. Jusqu'à ce jour, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'ils puissent ne plus habiter là. Mais j'ai vu la maison et j'ai tout de suite compris que c'était le cas.

Je suis redescendu un peu plus bas sur la route. J'ai trouvé un coin d'ombre où m'asseoir. Je ne peux plus m'accroupir, mon genou n'arrive plus à se plier comme il faut. J'ai attendu, la tête baissée sur la poitrine, toute mon attention accaparée pour un temps par les vagues de nausée qui me submergeaient.

J'ai attendu un long moment, plus patient que je n'aurais cru pouvoir l'être. Je buvais à petites gorgées la bouteille d'eau que m'avait donnée Abbas, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une goutte. Finalement un jeune homme est sorti par la porte, laissant apparaître brièvement une femme derrière lui. Ils se sont parlé un instant. Je ne les connaissais pas. Et puis l'homme est parti. Pas en direction du verger mais de la route.

Il marchait vite, comme s'il était en retard pour quelque chose. Il m'a vu, m'a dévisagé un moment, mais il n'est pas venu me saluer ni me demander qui j'étais. Je suis resté assis et j'ai continué à attendre, je ne sais pas trop quoi. D'être accueilli chaleureusement, revenu d'entre les morts. D'être reconnu, ou de voir quelqu'un que je reconnaissais. Mes sœurs, ma mère, mon père. J'ai attendu longtemps.

Je n'ai vu personne de ma famille. Mais il y avait d'autres gens dont je me souvenais. Vaguement, après toutes ces années. Je me suis levé, à un moment, pour dire bonjour à un voisin, un homme que connaissait mon père. Enfant, j'avais dû patienter à côté d'eux un jour, trépignant en attendant qu'ils terminent leur conversation. Pourtant, alors que je faisais un pas vers lui, il a changé aussitôt de cap, détournant la tête et passant son chemin. Il ne s'est pas retourné. Un peu plus tard sont arrivées deux femmes qui ont ajusté leur voile pour se couvrir le visage, baissant les yeux au sol. Les gens gardaient leurs distances et évitaient de croiser mon regard. Seul un groupe d'enfants est apparu quelque temps après et m'a observé, mais ils ne montraient pas la curiosité que nous aurions eue à l'époque et ne se sont pas approchés de moi. Je me suis senti terriblement abattu après ça. C'est une chose terrible que de rentrer chez soi après si longtemps et de se sentir si peu le bienvenu. Je suis reparti découragé. Je pensais qu'on me fuyait. Que mes crimes étaient encore dans toutes les mémoires et que ces histoires anciennes me valaient toujours d'être traité comme un paria.

Abbas n'est pas de cet avis. N'ayant nulle part ailleurs où aller, je suis retourné chez lui. Le lit était encore fait pour moi et il y avait de quoi manger dans la cuisine. Il s'est assis à côté de moi pendant que je dînais. Cette journée m'avait épuisé, je m'étais surmené. Ce n'était que du riz et du dahl mais j'arrivais à peine à garder la nourriture dans mon ventre. Elle semblait coller à ma gorge et mon estomac se rebellait contre elle.

J'étais très affecté en lui racontant ce qui s'était passé.

« Tu es sûr qu'ils t'ont reconnu ? m'a-t-il demandé. Peut-être qu'ils ne t'ont pas regardé assez longtemps pour voir qui tu étais. Tu t'es absenté pendant trop d'années et tu as dû beaucoup changer. Vois comme tu es maigre, on dirait un réfugié de la guerre. Ta barbe ! Et ta pâleur : tu pourrais être tadjik, ou ouzbek, un jeune homme aux yeux hagards qui aurait passé la frontière à ses risques et périls. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Parfois des hommes débarquent comme ça et il vaut mieux ne pas leur demander qui ils sont ni ce qu'ils sont venus faire. »

Plus le temps passe et plus je suis persuadé qu'Abbas avait raison. Je commence peu à peu à me rendre à l'évidence. La guerre a tout changé. Du temps de mes parents, ils n'auraient pas traité un étranger comme ça. Ils l'auraient invité à entrer se reposer, lui auraient offert un tchaï et de la nourriture s'il avait l'air d'avoir faim. C'est la *melmastia*, l'hospitalité pour laquelle nous sommes connus, cette tradition que perpétuent encore fermement des hommes comme Abbas. Dans les cols des montagnes, la frontière est